

Du reste, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas la valeur phonétique de chacun des signes attachés sur la pierre par les Égyptiens, que Valeriano s'est proposé de déterminer ; il n'a pas cherché à deviner la lettre, mais l'idée ou le symbole ; et il n'a pas seulement poursuivi l'emblème chez l'Égyptien, mais chez les Grecs et les Romains.

Ne parlons pas de la patience monacale, de la sagacité gauloise, de la science linguistique qui brillent dans son œuvre. Quelque chose de plus merveilleux, c'est la connaissance que notre savant possède de tout ce qui touche à la civilisation des peuples anciens. On dirait qu'il est d'un autre monde, et qu'il habita, si le système de Pythagore n'était pas une chimère, quelque âme qui se promenait autrefois dans les catacombes de Memphis, ou sur la Via Sacra de Rome, car il sait aussi bien son Égypte que son Italie. Quand il se trompe, et cela lui arrive, c'est avec tant de candeur, qu'on l'admire encore. Léon X protégea les recherches de l'antiquaire, et ce n'est ni la faute de Valeriano, ni celle du pontife, si l'alphabet égyptien ne fut pas trouvé à cette époque ; l'Égypte n'était pas ouverte, et c'était là seulement qu'on pouvait espérer de le déchiffrer.

Quand il avait cherché jusque dans le silence des nuits l'origine ou la signification d'une allégorie antique, travail fastidieux d'érudit, Valeriano s'occupait d'une physiologie du lettré (1). La thèse qu'il se proposait de développer est bien triste : il voulait prouver que quiconque ici-bas veut se livrer aux Muses est dévoué fatalement à l'infortune. Rien de plus douloureux à parcourir que les pages où il a rassemblé avec la minutieuse patience d'un Allemand tous les genres de malheur qui sont venus fondre de son temps sur les hommes illustres qu'il avait connus et aimés. Il semble qu'un livre comme celui de Valeriano ne devait pas être écrit à la cour d'un prince qui allait à la recherche d'un humaniste comme d'un trésor ; qui lui donnait des lettres de

(1) Contarenus, sive de litteratorum infelicitate, libri duo.

noblesse, un appartement au Vatican, un jardin, une maison, une prébende, un évêché, un chapeau de cardinal. Valeriano aurait pu se citer comme un exemple des faveurs qui attendaient, sous Léon X, tout homme qui cultivait les lettres. Mais Valeriano met parmi les infortunes dont le ciel afflige quiconque essaye d'écrire les accidents nombreux de cette vie : la chute d'un cheval, la mort au milieu d'un repas, le naufrage en pleine mer, le coup de lance sur le champ de bataille, la fièvre, la phthisie ; et, sous ce rapport, on ne voit pas pourquoi l'homme de lettres échapperait à la loi commune (1).

Vraiment Valeriano est un ingrat ! « Mais sans ces lettres que vous calomniez, mon noble ami, aurait pu lui dire Sadolet, où donc serais-je ? à Modène, dans l'officine de mon père le médecin. Et Bembo ? enterré dans un des fauteuils du sénat de Venise, praticien comme son père, et, comme lui, sans gloire ni renommée. Et vous-même vous n'assisteriez pas aux soupers de Goritz ; vous ne nous expliqueriez pas à la lueur des flambeaux ce langage muet écrit sur la pierre en lettres dont vous seul avez le secret ; vous seriez encore au service de ces seigneurs de Venise (2) dont vous étiez obligé de supporter la mauvaise humeur. »

Belle âme, du reste, plus encore que beau talent, Valeriano s'est peint dans chacun de ses ouvrages. C'est là qu'il faut l'étudier pour comprendre les louanges que ses contemporains lui ont décernées ; il n'avait pas d'ennemi. Ainsi que Sadolet, il avait conservé la longue barbe du siècle dernier, celle qui allait si bien à Jules II, formée de trois touffes s'amincissant à l'extrémité, comme le pape la porte dans le tableau peint par Raphaël, et qu'on admire au palais Corsini à Rome. Valeriano, quand sous Léon X vint la mode des mentons rasés, ne voulut pas couper sa barbe, et comme on riait quelquefois lorsqu'on le voyait passer, il crut faire

(1) D'Israeli's Calamities of authors, 2 vol. in-8, pref.

(2) Valer., De vitæ suæ calamitate :

Patriciis igitur servire coegit egestas.



taire les moqueries en prenant la défense de la barbe. Il soutient que la barbe est l'honneur du menton, comme les branches sont l'ornement de l'arbre (1). Cet ingénieux badinage ne parut qu'après la mort de Léon X. On croit que Valeriano s'occupa de la réformation du calendrier. Le calendrier, établi sous Jules-César par Sosigènes, est fondé sur la révolution annuelle du soleil en trois cent soixante-cinq jours et six heures. Après quatre ans, ces six heures donnant un jour, il fut décidé qu'à la fin de cette période on compterait ce jour entier, et que l'année dès lors serait formée de trois cent soixante-six jours. Il y avait une erreur dans le calcul de l'astronome d'Alexandrie, une erreur de onze minutes sur la période entière des six heures; de sorte que dans l'espace de cent trente-quatre années, ces onze minutes formaient un jour de vingt-quatre heures. Il fallait une réforme: elle fut présentée au pape Jean XXIII, en 1412, par le cardinal d'Ailly, puis portée au concile de Constance en 1414, au concile de Bâle en 1436 et 1439 (2). Nicolas V s'en occupa à son tour. Jean de Novare avait présenté à Jules II un projet de réformation. Le but du savant était de déterminer l'époque précise de la Pâque. La fête de la Résurrection de Jésus-Christ avait été fixée par le concile de Nicée au dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de mars; mais les 1257 années écoulées depuis 325, époque de la première réforme opérée par le concile, plaçaient l'équinoxe du printemps au 10 ou au 12 de mars, au lieu du 21 du même mois. Jules II comprit donc l'importance du travail de Jean de Novare (3). Léon X chargea les Pères du concile de Latran de s'occuper de la correction des tables alors en usage.

(1) Quod ornamenti causâ sit à naturâ producta, re ipsâ constat. Nam veluti arbores natura frondibus, ita viros ad eorum dignitatem uberius augendam barbâ ornari voluit. — Pro Sacerdotum barbâ.

(2) Origines et raison de la liturgie catholique, par M. l'abbé Pascal, art. Calendrier.

(3) Roscoe, t. IV, p. 92.

Il écrivit aux évêques et aux patriarches de la catholicité de lui adresser, dans un délai de quatre mois, les observations des astrologues et des théologiens. Il fit la même prière au roi de la Grande-Bretagne, Henri VIII (1); les directeurs des académies de l'Italie devaient lui transmettre le résultat de leurs recherches. C'est alors que l'évêque de Fossombrone, Paul de Middlebourg, écrivit un traité en vingt-trois livres, sous ce titre: *De rectâ Paschæ celebratione* (2); Basile Lapi, religieux de l'ordre des Augustins, son *De Ætatum computatione et dierum anticipatione* (3), et Antoine Dulciati son *De Calendarii correctione*. Ces trois ouvrages sont dédiés au souverain pontife, qui les remit à la commission nommée par le concile. Grégoire XIII devait terminer l'œuvre que la mort ne permit pas à Léon X d'achever. L'idée de la soustraction de dix jours de l'almanach en usage est due à Lilio. Pour prévenir une anticipation semblable à l'avenir, l'astronome calabrais (4) voulut que les cycles dont le nombre ne serait pas divisible par 4 fussent des années communes: elles étaient bissextiles dans le calendrier de Jules César (5).

(1) Rymer, Fœd., t. VI, pars 1, p. 119.

(2) En adressant son livre à ce concile, l'évêque engageait les Pères à corriger le nombre d'or, qui *diuturnitate temporis jam factus est plumbeus*. — Fabric., Bibl. med. et inf. ætat., t. V, p. 217. Voir, sur les travaux de la réforme du calendrier entreprise par le concile de Latran, Sanctorum Concil. et Decret. Collectio nova, ed J. Mansi, t. VI, in-fol: Lucæ, 1752.

(3) Ab. Ximenes, Introductio ad Gnomon. Flor., p. 102 et seq.

(4) Maffei, Verona ill., parte II, p. 293.—Tafari, Scritt. napol., t. III, parte II, p. 465.

(5) La réforme proposée par Lilio et adoptée par Grégoire XIII fut attaquée par beaucoup de protestants et même par quelques catholiques. Ugolino Martelli l'a défendue admirablement dans deux ouvrages qu'il publia à Lyon, l'un en latin en 1582, sous ce titre: *De anni integrâ in integrum restitutione, unâ cum apologiâ quæ est sacrorum temporum assertio*; l'autre en italien, sous le titre de: *La Chiave del calendario gregoriano*. — Voyez Salvino Salvini, Fasti consol., p. 23, 211.